

VENTE EN GROS DU **Père Peinard**

11 rue du Croissant — PARIS

LA RÉVOLTE, communiste-anarchiste

Hebdomadaire, Supplément littéraire tous les quinze jours.

L'ATTAQUE, organe révolutionnaire

Hebdomadaire — 10 centimes le numéro

Adresser toutes les correspondances concernant le **PÈRE PEINARD** au nom de l'Administrateur, 120 rue Lafayette — Paris

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement tout ce qui a paru du **PÈRE PEINARD**.

PETITE POSTE. — F., Amiens. — B., Arest. — J., Reims. — J., Carcassonne. — B., Troyes. — L., Comptoir du zinc. — R., Valence. — D., Foix. — J., Lyon. — L., Havre. — M., Nantes — L. Bordeaux. — H. et B., Angers. — H., Desvres. — Reçu.

WEIL, impr. spécial du *Père Peinard*, 120, r. Lafayette, Paris

LE PÈRE PEINARD

RÉFLECS D'UN GνιαFF



Abonnements :

Un an, 6 francs.

6 mois, 3 francs.

3 mois, 1 franc 50.



Un numéro tous les dimanches

Bureaux : 120, Rue Lafayette, Paris

LES CONGRESSEUX

Comme le turbin ne battait pas fort la semaine passée, j'ai été battre ma flemme à l'un des deux Congrès organisés par certains légumeux sous prétexte de discuter les intérêts des prolos.

Y en avait un qui se tenait dans la bicoque des Chambres syndicales patronales, (un sacré endroit, nom de dieu, que les ouvriers avaient choisi pour se réunir!) L'autre perchait dans une chouette salle rue Rochechouart, pas loin de ma turne, — et donc, j'en ai profité!

Ce qu'il y avait de la mauvaise graine de bouffe-galette, aussi bien rue de Lancry, que rue Rochechouart, c'est rien que de le dire, fallait le voir, mille bombes! — Il y avait pas que de la graine, y avait aussi des bouffe-galette en chair et en os.

Je vous les donne à tr hasard du tire-pied : Joffrin, un des gros oisillons de la Volière municipale, Ferroul, dit le dentiste de l'Aquarium, Liebknecht, un type de l'Aquarium allemand, etc. Puis y avait les grincheux, foutus en rage de voir les copains bouffer le pognon du populo, sans pouvoir y arriver eux-mêmes, Deville, Guesde, Allemane, etc.

Fallait voir ce qu'ils en tenaient pour se foutre

Int. Instituut
Sec. Geschiedenis
Amsterdam

sur la sellette, afin de faire avaler au populo qu'ils s'occupent de lui, et de se rappeler au souvenir de leurs couillons d'électeurs.

A ces Congrès, il est venu des types de tous les patelins, et s'il y a eu beaucoup trop d'ambitieux, faut bien dire aussi qu'il y avait quelques bons bougres. J'ai serré la cuillère à plus d'un avec bougrement de plaisir, nom de dieu !

Des gaillards qui n'avaient foutre pas froid aux yeux, allez. Mais voilà, ils étaient trop peu nombreux pour éviter le bafouillage.

J'aime pas du tout les congrès, mais puisqu'il y en a, m'est avis qu'on n'a rien à y foutre, si ce n'est d'échanger ses idées avec les copains des autres villes, ou des autres patelins; voir la gueule qu'on a, se serrer les pattes, prendre un verre ensemble à la Sociale, et c'est tout, foutre ! Qu'on ne me parle pas de « résolutions », de « propositions », et autres calembredaines. Toutes ces machines en *ons*, c'est bon pour faire se chamailler les bons bougres, et rien de plus.

Ainsi, dans les deux Congrès ils ont passé la moitié de leurs temps à disputailler, pour savoir s'ils se réuniraient en un seul. C'est les petits truquages des coulisses qui étaient rigolboches ! Faire embrasser Joffrin par Guesde, oh là là, mais il se seraient mangés ce qui leur reste de figure !! Ils sont pis que chien et chat.

Ils n'y tenaient foutre pas du tout, mais ils la faisaient à la frime. Rue Rochechouart, les légumeux de l'estrade pissaient des larmes de crocodile, en

disant qu'ils regrettaient que tous les prolos ne soient pas d'accord, et qu'ils n'aient pas pu se réunir en un seul endroit. C'est alors qu'un copain, un zigou celui-là, a déposé une proposition, si chouette, si bien tapée, que ce petit châtré de Deville a manqué d'en perdre son restant de voix, et que le nez de Vaillant est passé, du rouge au violet.

Bien entendu les cabotins qui poirotaient sur la scène ont refusé de lire de cette bath proposition — et comme les bons bougres étaient les moins nombreux, ils ont dû laisser ces farceurs faire leur escamotage.

Mais, nom de dieu, c'est rien que de rigoler, il faut rigoler les derniers ! Fallait voir le lendemain ce que les légumeux renaudaient en voyant placardée à la porte du Congrès la babillarde, qui la veille leur avait foutu la chiasse. Voici à peu près ce qu'elle contenait :

« Le seul empêchement à la réunion en un seul congrès des prolos de tous pays, est la présence des Guesde, des Brousse, des Vaillant, des Joffrin et autres légumeux, qui constituent des états-majors au parti du turbin. Eh bien, s'il est vrai, comme ils le gueulent à propos de bottes, qu'ils font passer l'intérêt du populo avant leur vanité, qu'ils se dévouent, qu'ils foutent le camp. Une fois débarrassés des chefs, les bons bougres sauront s'entendre. »

Faut croire, nom de dieu, qu'on avait touché juste, car à partir de ce moment ils n'ont laissé jaspiner que leurs copains.

La piaule ressemblait bougrement à la baraque des lutteurs de Montmartre. Ceux qui font la parade veulent épater le populo et offrent des gants à tout le monde, seulement y a que les compères qui en reçoivent.

Ici, c'était kif-kif. Les sales chameaux voulaient avoir l'air de discuter, mais ils ne laissaient parler que ceux qui étaient de leur avis. Dès qu'un type voulait les contredire, il était traité de « perturbateur », voir même de « mouchard. » Si on voulait dire la vérité « on troublait l'ordre ! »

Ce qu'il y a d'ignoble, c'est le mépris qu'ils ont du populo. L'habitude de bafouiller à la tribune leur a fait croire que tous les gas qui les écoutent sont des couillons qui ne valent pas une merde de chien.

Ils en viennent à un orgueil faramineux; ils se croient sortis des guiboles de Jupiter et se figurent qu'eux disparus, la terre s'arrêtera de tourner : tenez le fameux Guesde, y a quelque temps était malade, et voyait tout en noir, il déclarait « que lui morts'en était fait de la Sociale. » oh la là, as-tu fini de te gober!!!

Un autre type qui a présidé le Congrès est aussi dégueulasse. C'est Anseele, un belge, espèce de gardeur de cochons qui présidait un gourdin à la main.

Imaginez-vous que cet abruti là, comme un véritable foireux qu'il est, conseillait à ses larbins de foutre les bons bougres à la porte. Bougre de salop, fallait y aller toi-même, nom de dieu, les foutre à la

porte. Mais y n'y a pas de danger, tu sais qu'on te connaît et qu'on n'aurait pas pour toi les égards qu'on a pour des pauvres types, encore assez embobinés pour obéir aux ordres d'un sale individu de ton espèce.

En tous cas, ce gardeur de cochons s'attendait si bien à recevoir « le coup de pied au cul » qu'il conseillait de foutre aux bons bougres, que dès qu'il a vu qu'on rouspétait, il s'est esbigné en cachette; et il doit courir encore nom de dieu, car pendant les trois derniers jours du Congrès il n'a pas été possible de foutre le grappin dessus.

Domage! C'eût été chouette tout de même de lui démolir un abattis.

Guesde, un autre indispensable est venu faire la roue. Avant même qu'il ait ouvert le bec, y avait des bons gobeurs qui applaudissaient à tout casser.

C'est y pas pitoyable, nom de dieu, que des types qui ne sont foutre pas des moules, gobent un homme au point de l'a lorer. Et sacré tapageurs, vous ne savez pas ce qu'il va débiter; posez vos chiques et faites les morts, vous applaudirez tout à l'heure, quand il aura dévidé son rouleau.

Pour ce qui s'est discuté, vaudrait mieux n'en pas dire un mot. La grande question à l'ordre du jour a été celle de « la législation du travail »; fallait les entendre ces malheureux légumeux, qui dans les temps anciens ont gueulé comme des baleines, à la seule idée de ces réformes de fumistes! Aujourd'hui reniflant la bonne odeur de l'assiette au beurre

ils en sont revenus : le fusil c'est très dangereux à manier, vive le torché-cul électoral.

Un zigue, un italien je crois, leur a foutu le nez dans la merde. Il leur a rappelé leurs anciens flanches, ce qui ne les amusait bougrement pas. Comment diantre, ces sacrés meneurset gouvernants, qui ne peuvent même pas s'entendre entre-eux, qui se chamaillent continuellement, pourraient-ils arriver à se foutre d'accord sur cette fameuse législation du travail ?

Si nous coupions dans ce panneau, nous serions encore roulés. Les prolos sont assez marioles pour s'entendre entre eux ; pour ça faut que les empêcheurs de danser en rond, gouvernants et chefs de file, ne viennent pas se foutre en travers. Qu'ils s'entendent entre-eux, d'abord ces types ; quand ils seront bien d'accord, qu'ils s'embrasseront comme des frangins, nous verrons à voir à les laisser bibelotter nos petites affaires.

Mais ça viendra quand les éléphants auront des ailes.

COCHONNERIES SOCIALES

Dans cette putain de société où l'on n'a d'égards que pour les cochons qui se sont engraisés en faisant suer des gros sous aux travailleurs, tout est mal foutu, tout est à démolir jusqu'aux baraques soi-disant créées pour soigner les pauvres bougres, et où on se livre à des expériences sur la chair des malades sous prétexte de les soigner.

Quand ce ne sont pas les expériences des charcuteurs d'hommes, c'est les étourderies des carabins, l'impertinence des directeurs ou la brutalité des gardiens, d'anciens troubades ramollis, pour la plupart, qui vous laisseraient crever comme des chiens plutôt que de ne pas se conformer à des règlements idiots.

Ainsi une pauvre bougresse de cuisinière, atteinte de crises nerveuses, ayant été transportée à l'hôpital Broussais, à Montrouge, on n'a rien eu de plus pressé, pour la guérir, que de lui foutre la camisole de force et de la laisser ainsi un jour et une nuit.

Non contents de lui emprisonner les membres, les salopiots qui la torturaient l'ont attachée à la tête et au pied de son lit et l'ont laissée ainsi sans seulement lui foutre une lampée d'eau ou de tisane pour calmer la fièvre qui la brûlait.

Fameux système pour guérir les maladies nerveuses !

Aussi la pauvre bougresse a-t-elle été si bien guérie qu'elle en est claquée.

Deux ou trois journaloux font semblant de gueuler, mais c'est pour la frime.

Qu'est-ce que ça leur fout aux bourgeois, que les pauvres prolos aillent crever à l'hôpital ? Est-ce qu'eux autres n'ont pas tout ce qu'il leur faut pour être bien soignés, quand ils tombent malades à force d'avoir nocé comme des polichinelles ?

D'ailleurs, *Paris et le Temps*, deux canards qui sont dans la manche des légumeux et de l'assistance publique, serinent déjà le récit préparé par Boudry, le directeur de la boîte, pour cacher la vérité.

A les en croire, si on a foutu la camisole de force à la malade, c'est qu'elle gigottait et se serait tuée ; c'est pour éviter qu'elle ne se tuât elle-même qu'on l'a fait mourir.

Il est hurf, le remède ! Et vous voyez, les copains, dans cette affaire là comme dans celles d'Aubervilliers, de Verpillieux, dans toutes les autresaussi, les gosses têtes n'y sont pour rien, c'est toujours la faute aux victimes.

C'est encore heureux pour les pauvres bougres d'y laisser

leur peau, sans cela on serait foutu de leur demander des dommages-intérêts.

Ce n'est pas tout.

Deux pauvres vieux, le père et la mère Sarut, qui turbinnaient dur, malgré leur âge, trimbarrant dans tout Paris, été comme hiver, leur petite voiture des marchands de quatre-saisons, en ont eu assez eux aussi.

Dame ! l'homme l'ainé, avait soixante-six ans et l'existence de Paris use vite les pauvres bougres qui demeurent comme les Sarut, dans des mansardes au cinquième, où l'on respire à plein nez la maladie.

Il paraît d'ailleurs que trois ou quatre malheureux sous qu'ils avaient passé leur vie à amasser, et qu'ils avaient fait la bêtise de placer, leur avaient été ratiboisés. Parbleu ! ce n'est pas pour rien qu'il y a des notaires, des boursicotiers, des sociétés financières et un tas de trucs, qui promettent la richesse aux naïfs, et qui ne servent qu'à engraisser les bourgeois avec les pièces de cent sous que les turbineurs auront mis des mois à amasser.

Un beau matin, leurs voisins, attirés par une odeur de charbon ont enfoncé la porte et les ont trouvés couchés sur leur lit, déjà trépassés.

Les malheureux avaient laissé une babillarde annonçant qu'ils en avaient assez de leur chienne d'existence.

EXCITATION AU MEURTRE

Quant les gouvernants en veulent à un bon bougre, ils l'accusent d'un tas de machines idiotes. Ils ont une formule, (comme les pharmaciens pour leurs pilules ;) ils appellent ça excitation au meurtre, au pillage, à l'incendie, etc., etc.

Un chouette gas, Sébastien Faure, qu'a rudement du bagout, a fait y a trois semaines dans le Midi quelques douzaines de conférences sur la misère du populo.

Ça a fait rire jaune ces cochons de gouvernants, et ils se sont foutus de suite en campagne pour lui appliquer le médicament, selon la formule. Paraît même que les enjuponnés de Nîmes n'ont pas agi d'eux-mêmes, c'est sur l'excitation des gros légumes du ministère qu'ils cherchent des poux à Faure.

Déjà à Toulouse on l'avait foutu au clou. Il le méritait nom de dieu ! C'était-il pas permis de dire que pour remédier illico à la mistoufle des pauvres bougres sans turbin, y avait qu'un moyen : faire un emprunt de cent mille balles — qui serait souscrit, volontairement ou non, par les richards de Toulouse. Emprunt qui turellement, serait remboursable la semaine des quatre jeudis.

Quand on l'a débouclé, il a pris le train et a déguerpi du côté de Nîmes. Dans ce patelin il en a raconté de toutes sortes contre les richards et les gouvernants.

* *

Eh bien savez-vous les aminches, y a à Pantin un saligot qui mérite lui aussi d'être poursuivi pour excitation au meurtre et à tout le reste.

J'aime pas du tout le métier de casseur de sucre et si je vous le dénonce, c'est qu'il est dans les petits papiers du ministre, et que probable il saura se tirer d'affaire sans bobo. Cet animal s'appelle Goron et il est policier en chef.

Y a une dizaine de jours quelques voyous ont escoffié une vieille pipette ; fallait vraiment qu'ils soient enragés. Mais il ne s'agit pas de les traiter de misérables, faudrait voir qui les a conduits à ça... C'est d'ailleurs pas d'eux que je veux jaspiner.

En cherchant à agripper ceux-là, Goron a mis sa sale patte sur un purotin, qu'il voulait à toute force garder sous prétexte qu'il ressemblait à un des types en question.

« J'ai jamais tué ni volé, qu'a dit le loustic. Les

copains m'appellent Tortillard; je boulotte comme je peux : je lave les cabots, j'ouvre les portières, tout le fourbi quoi ! Je croustille juste, dam. Deux ronds de pain, autant de fromeji, un demistroc ou un cintième, voilà un repas. Avec seize ronds par jour je me les calle aussi chouettement qu'aux dix-huit marmites.

« Je perche à l'Hôtel des Poutres. Un hôtel galbeux, y a pas de marchand de sommeil; ça se passe entre aminches. Je vas vous y mener si vous le voulez, c'est entre le pont des Arts et le pont des Saints-Pères, — vous savez à la Décharge. »

Le pauvre type a conduit le loup dans la bergerie. Pauvre gobeur qui se disait « j'ai fait de mal à personne, pourquoi donc qu'on m'en ferait ? » Il doit savoir maintenant, qu'il y a des gas qui font du mal à ceux qui ne leur en font pas.

Goron et sa bande conduits par Tortillard rappliquèrent sur les quais. Là à l'endroit indiqué y a un grand plancher en bois élevé de trente à quatre vingts centimètres du sol. Il sert pour décharger les tombereaux dans les péniches.

C'est sous le plancher qu'était l'hôtel des Poutres; fallait se foutre à quatre pattes pour entrer. La piaule était très hurf. Avec des briques, des pavés, on avait fait quinze à vingt chambres. Pour meubler, les types avaient amené à l'hôtel tout ce qu'ils trouvaient de vieux tapis et autres bricoles dans les tas d'ordures.

La visite passée Goron et sa bande ont quitté l'hôtel, ramenant Tortillard qu'on a foutu au clou, et qui va être poursuivi pour vagabondage.

Nom de dieu de crapules ! Mais c'est pas tout ; ils vont démolir l'Hôtel des Poutres, et faire fermer toutes les entrées.

Les pauvres types qui pionçaient à peu près dans ce trou, vont être obligés d'aller se carrer sous les ponts, de refiler la comète pour de vrai.

Et si un beau jour, foutus en rage par la mistouffe,

le cœur empli de fiel, ils estourbissent une pauvre vieille comme la pipelette d'il y a dix jours, on cherchera les coupables partout.

Et foutre, n'allez pas si loin, le coupable vous l'avez sous la main; il perche à la Préfectance; C'est Goron, lui-même en chair et en os !

Vous croyez donc que c'est rigolboche de refiler la comète ? Les gas que vous venez d'expulser de l'Hôtel des Poutres n'étaient ni maquereaux, ni voleurs, ni escarpes. Ils auraient su ou coucher dans ce cas; et c'est justement parce qu'ils ne sont rien de tout ça que vous leur faites des mistouffes.

Je le répète non de dieu, quand un de ces loustics chépardera ou emtourbira un panté ne vous enprenez pas à d'autres qu'a vous.

*
**

Pensez-vous les aminches, que Goron n'a pas excité par sa rosserie directement, au pillage et à l'incendie, un tas de pauvres purotins ? N'est-il pas plsscoupable, que Sébastien Faure, qui lui ne demandait qu'une chose, c'est qu'il n'y ait plus de purotins, afin qu'il n'y ait plus d'escarpes et de voleurs?...

Maintenant à bien regarder, peut-être que Goron est plus roublard que nous ne pensons. Il se dit, si ce que veut cet énerguène de Faure arrivait, ça ne serait pas drôle pour moi.

Plus d'escarpes, plus de voleurs, plus marlous ! Et le métier, quoi donc que je foutrais ? C'est ces fripouilles là qui me font des rentes : vivent les escarpes, les charpardeurs et les marlous. C'est des frères !

ÉLECTIONS DU 28

Je colle ci-dessous l'affiche pour les élections au conseil général d'aujourd'hui ; ça fera sûrement plaisir aux copains des

patelins ou y avait pas de foire aux candidats, et qui par conséquent n'ont pas pu la reluquer sur les murs.

LE PÈRE PEINARD AU POPULO

Les amis, je me fous candidat. Mais je ne vous prends pas en traître ; ne votez pas pour moi ; élu je serais aussi salop que le premier venu. Ce que j'en fais c'est pour engueuler un brin toute la bande des légumeux, et jaspiner quelques vérités aux bons bougres.

Nous ne sommes pas heureux ; nous avions compté sur le suffrage universel pour changer un peu notre sort, il faut en rabattre, nom de dieu ! Plus on fait d'élections, moins ça change.

Les richards et les gouvernants se servent du truc électoral pour nous rouler ; à notre honte, mille bombes, faut avouer que jusqu'ici, ils ont bougrement réussi : ils nous appellent PEUPLE SOUVERAIN, — cochonne de souveraineté que la nôtre ! Trimer comme des forçats, bouffer de la vache enragée, et en fin de compte crever à l'hôpital, c'est notre vie !

Faut mettre ordre à ça, nom de dieu ! Mais ne croyez pas qu'en nommant un copain on arriverait à quelque chose : une fois élu c'est plus un copain, c'est un supérieur. Je l'ai déjà dit : à l'atelier, le camaro qui passe contremaître devient mufle ; à la caserne le griffeton qui monte en grade devient rosse.

Qu'ils soient bourgeois ou ouvriers, socialistes ou réacs, une fois élus, les types se foutent de nous. Autant ils sont peloteurs avant, autant ils sont arrogants après. Dam, y a rien de drôle, ils sont nos maîtres. C'est pourquoi, nom de dieu, torchons-nous le cul des bulletins de vote !

Envoyons dinguer tous ces chameaux ! Ceux qui aujourd'hui veulent être conseillers généraux, et ceux qui voudront être députés demain.

A quoi servent les conseillers généraux ? A nous faire cracher la belle galette pour engraisser les budgétivores. — De ça nous avons soupé !

Ce que nous voulons, nom de dieu, c'est qu'il n'y ait plus

de feignants qui vivent de notre travail ; de gros richards qui gaspillent la boustifaille de cent familles. Ce que nous voulons c'est foutre dehors cette racaille d'employés et de gouvernants que nous gobergeons bêtement.

Nous sommes assez grands pour faire nos affaires nous-mêmes : à bas les patrons et les gouvernants !

Mais ça ne vien ira pas tout seul. Foutons les pieds dans le plat ? Ce n'est qu'un chambardement complet qui donnera au populo les trois choses indispensables à l'existence : le logement, le vêtement et la boustifaille.

Pour ça, tonnerre, ne votons plus ! Foutons les richards en l'air, et que les paysans prennent la terre, les ouvriers l'usine, les mineurs la mine !

Vive la Sociale, nom de dieu !

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD

Citoyen Peinard.

Nous autres, les paysans, à en croire les saligauds à la politique, ne sommes faits que pour être roulés par eux. Au moment des élections on voit les beaux messieurs de la ville s'amener dans nos pays ; ils viennent nous débiter avec un sacré aplomb, toujours les mêmes blagues.

Ils avaient dit et juré qu'ils diminueraient les impôts, qu'ils dégrèveraient l'agriculture, qu'ils déchargeraient le pauvre paysan ; va-t-en-voir Jean, si les poules pissent !

Les impôts grossissent toujours, le cochon de percepteur charge toujours un peu plus sa note. Ça coute gros pour entretenir cette immense machine qui nous écrabouille, l'Etat. Qu'est ce que ça fout, que ce soient les bras et les ventres des pauvres qui paient !

Quand nous avons fait bien des sacrifices pour élever la famille ; alors que les enfants sont en âge d'aider un brin aux champs, on les prend et on les dresse au carnage. Ils servent à massacrer des pauvres bougres qui n'ont jamais fait de mal à personne, en Tunisie et au Tonkin. Ou bien même

pour foutre à la raison les ouvriers et les paysans, s'ils ont le malheur de ne pas dire, amen, à toutes les canailleries des gouvernements et des richards.

Et pour faire mieux marcher les choses, on n'a rien trouvé que de nous faire voter. Nous devrions en être déshabitués, car si nous avons cru que le suffrage universel mettrait du beurre dans nos épinards, il faut en rabattre, bondieu. Quand un outil ne sert à rien, on le fout de côté, et on en choisit un qui taille.

Dimanche on va nous demander de nommer des conseillers généraux. C'est pas des fabricants de lois, c'est tout bonnement des succursales. D'abord pour être nommé faut être riche; rien que ça doit nous mettre la puce à l'oreille; les riches font leurs affaires, mais pas les nôtres.

Ils s'occupent de répartir les impôts entre les diverses communes, et par dessus le marché d'en établir de nouveau. Il va de notre intérêt de ne pas les payer ces impôts, de résister aux rapines du pouvoir; nous savons mieux ce qu'il nous faut que les messieurs de Paris, que ceux des chefs-lieux de départements ou d'arrondissements; nous sommes plus capables qu'eux d'administrer nos communes respectives.

C'est ce qu'on commence à se dire par ici; on n'est pas couillons au point de se laisser manger la laine sur le dos, sans fin ni cesse; et nom de dieu, ça pourrait bien un de ces quatre matins jouer un vilain tour aux richards.

Car la misère est bien grande dans les basses classes. Dans les villes les ouvriers crèvent la faim. Dans les campagnes, métayers, fermiers, paysans-propriétaires, sont de plus en plus malheureux. Les usuriers de toute sorte, les banquiers, les notaires, les avocats et toute la séquelle des enjuponnés font leurs choux gras; ils s'enrichissent de notre misère.

La terre échappe chaque jour des mains du cultivateur, pour tomber dans celle du gros bourgeois de la ville, qui a fait fortune en volant ses ouvriers ou en empoisonnant les denrées, — ou bien elle devient la proie d'une nouvelle bande noire, telle que le Crédit Foncier ou le Crédit Lyonnais.

Ça ne peut pas aller éternellement comme ça, y en a bou-

grement qui préfèrent une paire de sabots, a tous les suffrages universels du monde.

Aussi je crois que si ça commence un peu à chauffer dans les villes, les paysans ne seront pas les derniers à chasser les gros messieurs, les seigneurs capitalistes. A ce coup là, faudra prendre les terres des richards, les déclarer propriété communale, abolir l'impôt, l'hypothèque, la rente, qui ont remplacé, les corvées, les dimes et les redevances féodales.

Puis c'organiser librement par communes, sans avoir besoin de toute la bande de grugeurs qui nous sucent comme des sangsues.

En attendant que ça vienne, je te serre la fourchette.

Un paysan de Lot et Garonne.

COUPS DE TRANCHET

Soupe de la politique. — Nom de dieu, il m'arrive une chouette babillarde de Romans, un patelin de la Drôme. Le populo marche bien là-bas, foutre oui!

L'autre soir y a eu une réunion dans la salle du théâtre, il s'agissait de choisir le salopiot qu'on foutrait candidat. Savez-vous comment ça c'est terminé? Oh chouette!

Une proposition très hurf a été acclamée; je vous la donne à peu près :

« Considérant que le suffrage universel n'est qu'une grosse bourde et une fouterie destinée à rouler les turbineurs.

Convaincus que nous n'avons rien de bon à attendre de cette salopise, nous déclarons envoyer au diable tous les mendigoteurs de suffrages — et ne compter que sur notre poigne pour dégotter le boulot auquel nous avons droit. »

Pas que c'est galbeux, les aminches? Ça vous fout du baume dans le cœur de voir qu'il y a encore des types qui n'ont pas perdu la tramontaine au point de ne plus savoir que gueuler : vive Boulange, ou vive Ferry!

Mais nom de dieu, c'est la poire des candidats que j'aurais voulu reluquer; quel nez mes amis!

Le coup de grisou de Verpilleux. — Ah, ils en racontent des mensonges les lèche-culs de la Compagnie.

Ils disent qu'ils ont trouvé le centre de l'explosion, tout y était *affreusement bouleversé*, seules douze lampes étaient tranquillement restées accrochées au mur!! Et ce sont ces douze lampes dont le capuchon (qui ne rougit jamais) a rougi pour faire partir le grisou (et pour faire plaisir à la Compagnie) sans que les douze mineurs à qui elles appartenaient et qui étaient à deux pas, s'en soient aperçus!!

Comment trouvez-vous la sorte! Ah, sales rossards de bourgeois, vous êtes bien tous les mêmes; seulement quand vous voudrez nous compter des bourdes, tâchez qu'elles ne soient pas aussi idiotes que celles que vous nous poussez.

Nom de dieu! c'est toujours pareil; c'est à tous les coups le lapin qui a commencé!

Pauvre bougresse. — Toujours la mistoufle qui tape sur les pauvres bougres!

Samedi soir une jeune femme s'est foutue dans la Seine, près du pont National, avec ses deux gosses.

Turellement; ceux qui l'ont aperçue ont été à son secours et un batelier a pu les repêcher tous trois.

Mais la mort est préférable à une vie d'angoisses et de privations surtout quand on voit ceux qu'on aime dépérir avec soi. Au moins, on ne souffre plus. Qui sait, si pour la pauvre bougresse ce n'est pas partie remise.

Tant que les bons bougres n'auront pas eu le poil de foutre par terre la Société actuelle basée sur le crime, l'exploitation, le mensonge et l'imbécilité, le suicide continuera à être le grand refuge des malheureux.

LE PÈRE PEINARD.

L'imprimeur-Gérant WEIL.

Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette. — Paris.

VENTE EN GROS DU **Père Peinard**

11 rue du Croissant — PARIS

LA RÉVOLTE, communiste-anarchiste
Hebdomadaire, Supplément littéraire tous les quinze jours.

L'ATTAQUE, organe anarchiste
Hebdomadaire — 5 centimes le numéro.

LE DRAPEAU NOIR, organe anarchiste
Paraissant tous les quinze jours — 5 centimes le numéro
58, rue du Moulin Saint Josse ten Noode
Bruxelles (Belgique)

Adresser toutes les correspondances concernant le **PÈRE PEINARD** au nom de l'Administrateur, 16, rue du 4-Septembre — Paris.

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement tout ce qui a paru du **PÈRE PEINARD**.

WBIL, impr. spécial du *Père Peinard*, 120, r. Lafayette, Paris

30

DEUX RONDS 15 Septembre 1889

LE PÈRE PEINARD

RÉFLECS D'UN GNIAFF



Abonnements :

Un an, 6 francs.
6 mois, 3 francs.
3 mois, 1 franc 50.



Un numéro tous les dimanches

Bureaux : 16, Rue du 4-Septembre, Paris